



LA SPLENDEUR RETROUVÉE

L'Abbaye Royale de LA CELLE est l'un des joyaux du patrimoine varois et national, et grâce au

Conseil général du Var elle retrouve aujourd'hui sa splendeur qui remonte au XIII^e siècle.

L'action du département a non seulement consisté à sauver ce monument classé en 1889, mais également à redonner à l'Hôtellerie les heures de gloire qu'elle a connu pendant les années 30.

Peu à peu, les travaux entrepris ont permis à ces lieux magiques de retrouver leur âme et l'ensemble historiquement restauré est plus que jamais une halte obligée où le passé et le présent font bon ménage. Où l'Histoire et la Gastronomie se complètent de façon harmonieuse.

Les pages que vous allez lire sont une redécouverte de ce fabuleux passé de l'Abbaye de LA CELLE et de son hostellerie. Nous les devons à Jacques-Paul TOURNON, un enfant du pays passionné d'histoire qui en a amoureusement et minutieusement reconstitué les chapitres.

L'auteur s'est attaché aux événements mais surtout à ceux qui en ont été les initiateurs et c'est, finalement, la saga d'une Grande Dame, celle de Sylvia FOURNIER, l'épouse du propriétaire de l'île de Porquerolles, qu'il nous donne à lire.

Alors que l'Hostellerie retrouve ses charmes et son éclat d'antan, on se plongera volontiers dans la résurrection de ce passé et l'on vivra quelques agréables moments en compagnie de cette Grande Dame à qui l'on doit d'avoir tiré de l'oubli quinze siècles d'Histoire.

Hubert Falco

Sénateur-maire de Pignans
Président du Conseil Général du Var



Je me réjouis de voir un cellois de souche rendre hommage à Madame Fournier, venue d'ailleurs et qui a contribué à l'épanouissement et à la renommée de notre village.

Qu'elle soit assurée, dans l'au-delà, de notre reconnaissance et aussi que nous continuons et continuerons son œuvre.

Jean-Marie Bocquet

Maire de La Celle

Amis " Cellois d'un jour " ...

SOMMAIRE

1	Le monastère royal, l'Abbaye	page 13
2	La saga Fournier	page 19
	François Joseph Fournier	page 21
	Sylvia Fournier Johnston Lavis	page 29
	Saint Prè	page 35
	L'Hôtellerie de l'Abbaye	page 41
3	"L'écorché" de La Celle	page 55

Vous qui avez choisi de partager avec nous, ne serait-ce que quelques heures, cet oasis de calme et de verdure, qu'est notre si joli village, j'ai décidé, par ce modeste ouvrage, de vous faire mieux connaître et apprécier, la place enviée de LA CELLE, dans notre beau département du VAR.

Ici se confondent la Grande et la petite Histoire, celle de la PROVENCE et celle de la FRANCE, celle de l'Abbaye, et celle moins célèbre peut-être, mais oh combien enrichissante, de François Joseph FOURNIER et de son épouse Sylvia, sans laquelle aujourd'hui vous n'auriez jamais connu l'Hostellerie et le passé extraordinaire de cet ancien Monastère Royal.

J'ai approché la Grande Dame, que fût Sylvia FOURNIER, de 1963 à 1971, année où elle nous quitta pour l'Hôpital Militaire de TOULON, avant de clore une vie exceptionnelle à l'Hôtel-Dieu de MARSEILLE.

J'ai conservé de ces, hélas, trop rares contacts, le souvenir d'une femme hors du commun, capable de recevoir les plus grands, comme de rafistoler elle-même des meubles anciens, dont elle se complaisait à enrichir l'Abbaye. Je la vois encore, une brosse métallique à la main, en tablier de toile grossière, gratter d'anciennes peintures ou décaper celles-ci au potassium, aidée en cela par son chauffeur Ali (ZAHALI), homme à tout faire, de confiance s'il en fût, plus français qu'arabe, chez nous bien avant la guerre de 39/45.

S'intéressant à tout, se cultivant sans cesse, polyglotte, mère de sept enfants, six filles et un garçon, exemple de force et de joie de vivre, Sylvia FOURNIER sut par un travail opiniâtre, faire renaître l'Abbaye de ses cendres. Qu'elle en soit ici remerciée.

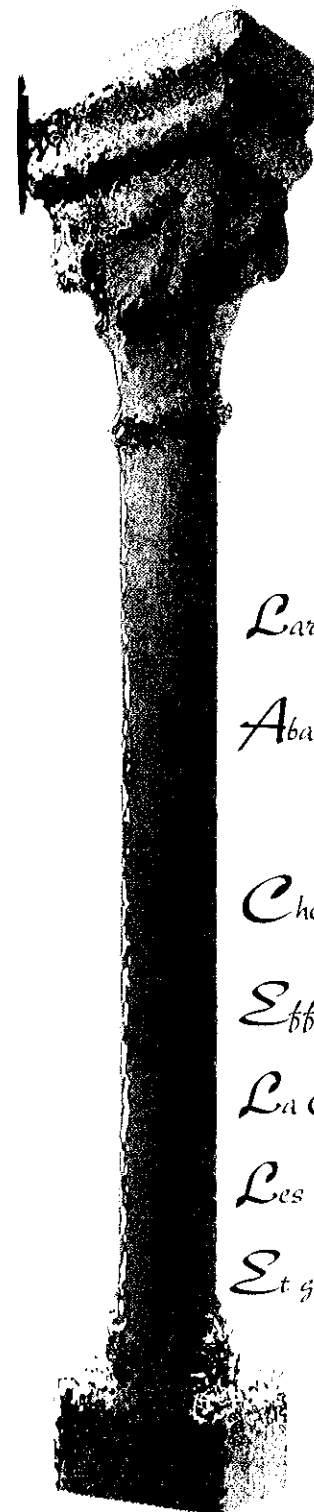
Je consacre un chapitre de cette brochure à la vie exceptionnelle de François Joseph FOURNIER, la marque qu'il a laissée au MEXIQUE, puis sa prise en main d'une île déshéritée dont il fit un paradis : PORQUEROLLES.

Un autre chapitre vous fera mieux connaître SYLVIA, son dynamisme, sa culture, ses ambitions, son exemplaire vie de Mère de famille, et le cadre dans lequel vous résidez aujourd'hui, et qui fût son œuvre.

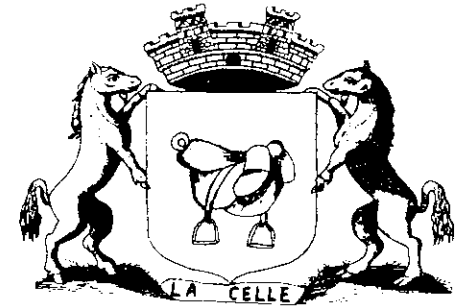
LA CELLE ne peut qu'être reconnaissante à ce couple exceptionnel qui, durant soixante ans, a éclairé de son flambeau la commune et l'Abbaye.

Si FRANÇOIS JOSEPH fut l'artisan de la renaissance de PORQUEROLLES, SYLVIA elle, a redoré le blason de l'Abbaye, et contribué à lui valoir sa notoriété bien au delà de nos frontières.

Jacques Paul TOURNON
Août 1999



La Celle



Largues donc tes amarres, ô mon gentil passant,

Abandonne la ville, et viens au Candelon

Chez nous le point du jour, et le soleil naissant

Effacent tes soucis, au creux de nos vallons

La Celle t'offrira, des moments ravissants,

Les plus beaux de ses jours, et des nuits sans flonflons,

Et gardera ton cœur, de souvenirs stressants.

J. P. T.

Le poète ne se trompait pas...

Où peut-on mieux que dans cette si jolie commune, se débarrasser du " stress " (pour employer un mot à la mode) des grandes villes ?

Située à quelques jets de pierre de Brignoles, celle-ci offrant aux citadins des avantages, qui leur restent malgré tout indispensables, associés aux douceurs de la campagne provençale, La Celle s'est fait un nid de verdure au confluent du Caramy, du ruisseau des Ecrevisses, et pas très loin de l'Issole, toutes rivières à triutes.

Elle jouit d'une situation privilégiée, à 25 à 30 minutes de la mer, par la nouvelle voie rapide, 20 à 25 minutes de la STE BAUME et de sa forêt domaniale, 40 minutes au plus de ST TROPEZ, ainsi que d'une profusion de lacs et d'étangs Ste-Croix, Carces, Besse, le grand et le petit Lucen à la ROQUEBRUSSANNE, ST CASSIEN, ESPARON, où se pratiquent régates, planches à voile, pêche, circuits touristiques en bateaux, pique-niques, spectacles son et lumières, etc...

Pour l'amateur de promenades en forêt, LA CELLE offre les contreforts du CANDELON, montagne de marbre, déjà exploitée par les Romains, et dont le socle de la statue de la Liberté à NEW-YORK est issu, la LOUBE et son extraordinaire panorama, ST OULNIS et ses célèbres châtaigneraies, sites chéris des civilisations celto-ligures puis romaines. Le chercheur y trouvera les traces d' "oppida" (fortifications romaines), de "borries" (abris préhistoriques), de fours à cannes, d'anciennes glacières, de tuiles romaines.

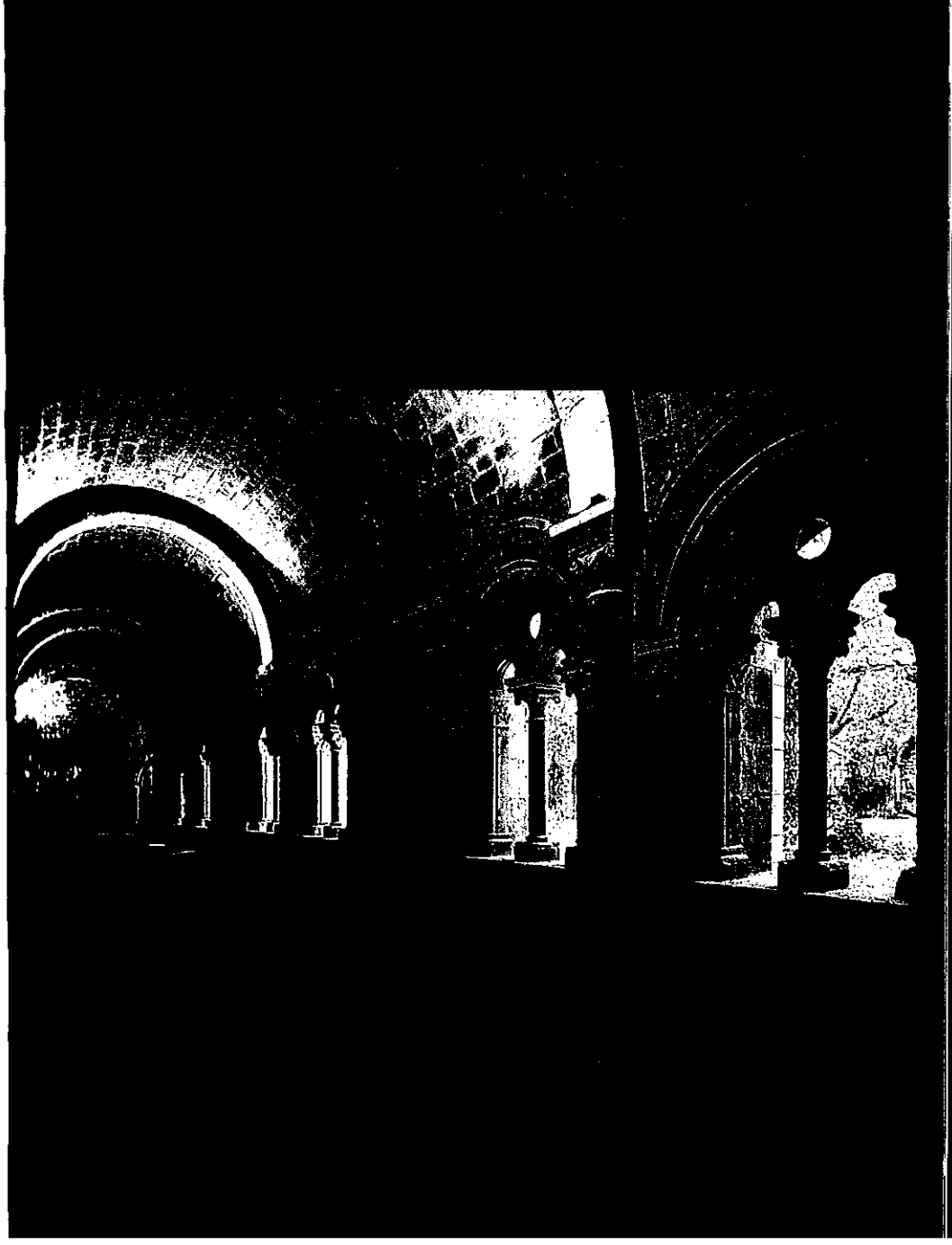
LA CELLE, enfin, si modeste soit-elle, attire depuis le Vme siècle, les grands noms de l'Histoire de FRANCE, Gersende de SABRAN, mère de Raymond BERANGER, Comte de PROVENCE, s'y retira en 1225. La Reine Claude de FRANCE (XVme siècle), épouse de FRANÇOIS 1er, y séjourna à trois reprises. C'est elle, qui donna son nom aux fameuses REINE-CLAUDE, orgueil de la région brignolaise.

Outre la noblesse du Royaume, séjourna à LA CELLE, tout ce qui représentait la noblesse régionale : Marquis et marquise de VINS, Baron François-Louis d'AGOULT, Comte et Comtesse de CARCES, Raymond des BAUX, Astric de VINTIMILLE, Marquise de SIMIANE, Comte et Comtesse Jacques de TOURNON-SIMIANE, Joseph-Ignace, Comte de VALBELLE, Seigneur de TOURVES, etc... Dans les années 60, enfin, Charles de GAULLE y rédigea une partie de ses mémoires.

LA CELLE offre à elle seule, un véritable microcosme nécessaire à la compréhension et à l'amour de l'humanité : histoire, paysages millénaires, repos, loisirs, calme, indispensables assistances, plages, pêche, voile, golf, équitation, canoé-cayak, visites de monuments religieux célèbres (l'Abbaye, la Chartreuse de la VERNE, celle de MONTRIEUX, la Basilique de SAINT-MAXIMIN, la Ste BAUME, le THORONET - " LES PIERRES SAUVAGES " du célèbre architecte Fernand POUILLON - COTIGNAC le Monastère St Joseph du Bessillon, rénové par le même Fernand POUILLON), d'autres moins connus, comme la Chapelle de la GAYOLLE, d'où furent extraits de nombreux sarcophages, des châteaux heureusement conservés (ENTRECASTEAUX, SAINT-PRE du XIXme), d'autres en ruines, hélas, (TOURVES, FORCALQUEIRET), et aussi, pour les gourmets, des tables hors de pair !

Le " STRESS ", ici ? Connais pas ...

Vous voici, amis curieux de notre PROVENCE, avertis de ce que vous réserve une incursion, si brève, soit-elle, dans cette extraordinaire parcelle du VAR; Vous comprendrez vite pourquoi des rois y sont venus, des chefs d'état, des artistes célèbres, celui, enfin, qui tira du sol ingrat d'une région perdue du MEXIQUE, des lingots d'or et d'argent, par wagons entiers, " l'homme de PORQUEROLLES ". François Joseph FOURNIER. Dans les chapitres qui vont suivre l'histoire de l'Abbaye, celle de LA CELLE, celle du



Fondée au IV^{me} siècle sur des traces de communautés encore plus anciennes (I^{me} et III^{me} siècle), l'Abbaye de LA CELLE fût rattachée en 416, au Monastère de St VICTOR de MARSEILLE, par l'abbé Jean CASSIEN (1) venu à ST MAXIMIN, pour y garder les reliques de Ste Marie Madeleine.

Au XIII^{me} siècle, Gersende de SABRAN, épouse d'Alphonse II, roi d'ARAGON, et Comte de PROVENCE, y élève ses quatre petites filles, issues du mariage de son fils Raymond BERANGER V avec Béatrice de SAVOIE. Elles deviendront quatre reines : Marguerite de PROVENCE, reine de FRANCE, en épousant Louis IX (St Louis), Eleonore, née en 1223, épouse Henri III d'ANGLETERRE, Sanchie, la troisième, née en 1228, durant une brève période, sera Impératrice d'ALLEMAGNE, Beatrix de PROVENCE, enfin née en 1232, épouse Charles d'ANJOU en 1246. Ils seront consacrés Roi et Reine de PROVENCE et de SICILE, le 29 juin 1265.

Le sarcophage ayant contenu les restes de GERSENDE de SABRAN, décédée Abbessse de l'Abbaye de LA CELLE, fût retrouvé au XIX^{me} siècle, servant l'abreuvoir (1) pour les chevaux des agriculteurs de LA CELLE. Rétrocédé par le propriétaire de l'Abbaye de l'époque, Monsieur Joseph LAMBOT inventeur du ciment armé, à la STE D'ETUDES SCIENTIFIQUES ET ARCHEOLOGIQUES de DRAGUIGNAN, il disparut au cours du transfert vendu par un antiquaire à un quelconque " Roi du Schewing Gum " d'outre-atlantique.

Nous avons un aperçu assez vague de ce que représentait ce sarcophage, hélas, comme beaucoup d'autres richesses archéologiques, irrémédiablement perdu pour la FRANCE.

Taillé dans un seul bloc de pierre de 2 mètres de long sur 0m60 de haut, il comportait sur la frise, une légende en lettres capitales romaines, trop endommagée pour être déchiffrée.

(1) d'où l'appellation de " cassianites " pour les moines de ST VICTOR.

L'épithaphe était en caractères différents, mélange d'onziales (1) et de capitales romaines. Elle était ainsi rédigée :

Hic Est Humata
Regina Nemp Béata
Quae Mundum Prex
Erat, ut in Aeternum
Quiescat (2)

Les sculptures des faces latérales étaient frustes et considérablement mutilées. On y distinguait, toutefois, une femme sur son lit de mort, entourée de neuf anges. Trois ont les mains jointes et prient (céroféraires), trois encensent (thuriféraires), et trois tiennent un flambeau (procoféraires). La prière, les parfums et la lumière accompagnent ainsi l'illustre reine, drapée d'une riche converture à plis symétriques.

Raymond BERANGER V se montra extrêmement généreux pour le monastère, où vivait sa mère. Il déchargea à perpétuité le couvent de toutes servitudes, ainsi que le domaine de CAMPDUMY, propriété des moniales (3). En 1213, l'abbaye comptant plus de cent religieuses, fût autorisée à construire une seconde maison à ST ZACHARIE, avec comme consigne " d'obéir à LA CELLE, comme fille à sa mère ".

Leur nombre croissant d'année en année, les dames de LA CELLE, malgré leurs considérables appuis, se débattirent bientôt dans nombre de difficultés financières. Au cours du XV^{me} siècle, leur nombre étant définitivement ramené à vingt quatre, la nouvelle prospérité du Monastère, entraînera un relâchement de la règle, et, avec lui, toute la licence de ce siècle particulièrement galant et débauché.

Mais, ne brûlons pas les étapes. De 1382 à 1398, les troubles renaissent en PROVENCE. A la mort de la Reine JEANNE (Jeanne Ière d'ANJOU), Raymond DE TURENNE, dévaste le pays, obligeant les religieuses de LA CELLE, à quitter le Monastère, qui tombe une nouvelle fois en ruines.

Après bien des vicissitudes, elles regagnent toutefois leurs pénates et redressent les bâtiments endommagés par la guerre, aidées, cette fois par François Ier, vainqueur de Charles QUINT (14), qui y séjourna à trois reprises, en compagnie de la Reine CLAUDE.

(1) large écriture romaine en capitales larges d'un pouce

(2) " Ici est enterrée une reine, car elle est heureuse elle qui avait méprisé le monde, pour reposer dans l'éternité "

(3) devenu aujourd'hui propriété de la famille GAVOTY. Bernard GAVOTY, célèbre organiste et chroniqueur musical y est enterré.

(4) 1538

Au cours des réceptions organisées par les nonnes, en hommage à leurs bienfaiteurs, on joua une " moralité " (1) où se distinguèrent trois religieuses de LA CELLE, Mesdemoiselles de VINTIMILLE, d'OLLIOULES et de CASTELLANE DE DALUIS.

En 1520, lors de sa première visite, FRANÇOIS Ier pourvint les religieuses de lettres de sauvegarde, puis, en 1532 le Pape et le Roi leur accordent de nouveaux privilèges. Les ruines de LA CELLE étaient bien relevées.

Seize ans se passèrent dans une quiétude relative, lorsque dans l'année 1548; un arrêt du Parlement, décida la suppression de toute aide de l'Etat, aux couvents et abbayes du Royaume.

Certains acceptèrent cette mesure avec une grande sérénité, beaucoup de moines se louant pour différents travaux, afin de pallier à la carence des autorités.

Les dames de LA CELLE se montrèrent moins respectueuses de l'Edit Royal. Nombre d'entr'elles (2) étaient nonnes par obligation, la coutume, à l'époque, pour les grandes familles, étant de faire entrer au couvent, leur premier né, si celui-ci n'était pas un garçon. De même, une aristocrate qui s'entichait d'un roturier, et qui manifestait son désir de l'épouser, était enfermée à tout jamais entre les quatre murs d'un couvent. Il s'en suivait que beaucoup de ces demoiselles se conduisaient souvent de manière quelque peu libertaire, pour ne pas dire libertine.

Le début du XVII^{me} siècle vit des dames ne plus suivre au pied et à la lettre les règlements. Elles vivaient selon leur fantaisie, à telle enseigne qu'un chroniqueur de l'époque devait écrire : " elles ne se distinguent plus que par la couleur de leurs jupes, et le nombre de leurs galants ".

Pour recevoir plus commodément leurs visiteurs, elles firent construire dans la vaste cour intérieure, une quinzaine de pavillons particuliers, qui n'avaient plus rien à envier aux demeures princières.

Quelque peu ému par les bruits qui couraient sur l'Abbaye de LA CELLE, un envoyé fut chargé par l'Evêché de savoir exactement ce qu'il s'y passait. Le digne homme en retourna outré, après avoir failli être lynché par les religieuses en colère.

(1) œuvre théâtrale en vers, du Moyen-Age, mettant en scène des personnages allégoriques, et ayant pour objet l'édification morale.

(2) Marie de SIMIANE, Louise de CASTELLANE, Gabrielle de GLANDEVES, Béatrice et Catherine de VILLENEUVE, Honorate d'AUBE, Jeanne de BARTHELEMY, Agnès de BORMES, Catherine de THOMAS, Isabelle de CUERS, Alces de la MOLLE ... pour n'en citer que quelques unes.

Il rédigea un rapport peu flatteur pour la réputation d'austérité d'un tel endroit : " Le logis de la prieure est bati à la séculière, sa chambre est tapissée de cuir doré, de haute lisse ou tendue de " bergame " { ? }. On y voit des meubles précieux, et tout ce que l'on peut souhaiter pour la commodité de la maison. Les religieuses sortent librement, se fissent, se fardent...".

Informé, MAZARIN, donna l'ordre à Mgr GRIMALDI, Cardinal-Archevêque d'AIX, de transférer à AIX-EN-PROVENCE, les nonnes de LA CELLE.

Celles-ci s'insurgèrent et refusèrent de prendre en compte les directives de l'Evêché.

Finalement, ce fût LOUIS XIV lui-même, qui le 27 janvier 1660 trancha la question. Les religieuses furent expulsées et l'Abbaye fermée.

Celle-ci fût dès lors abandonnée. Les jolies maisons à la séculière tombèrent en ruines. Durant quelque temps, le monastère fût pris en charge par le Conseil Communal. Seuls subsistaient les débris du vieux Monastère Roman. Dans le registre des délibérations communales, on note de nombreuses dépenses destinées à entretenir la maison claustrale et l'église.

La Révolution devait changer tout cela. Le 23 décembre 1791, les décombres du Monastère, les dépendances, les écuries et les masures attenantes étaient cédées pour vingt mille trois cents livres, au Sieur Antoine AUDE de BRIGNOLES. Seuls l'église et le parc restèrent la propriété du Conseil Communal.

Finalement, Antoine AUDE réussit à s'approprier la partie communale, pour la revendre à Rosalie-Séraphine BOUCHARD, qui, elle, la céda le 3 avril 1816 à l'abbé Louis BRUN, recteur de la Paroisse de LA CELLE.

Le 28 novembre 1833, la commune racheta l'église à l'abbé BRUN, pour la somme de Trois mille francs.

Le 3 janvier 1889, les ruines de l'antique Monastère furent classées monument historique.

Revendue une nouvelle fois à Joseph LAMBOT, l'Abbaye de

1822 propriété de Madame Sylvia EQUIPIER



Je ne m'étendrai que succinctement sur la fabuleuse destinée de François Joseph FOURNIER, " l'Homme de PORQUE-ROLLES ", comme l'a justement nommé William LURET, dans son livre récemment paru.

L'auteur, dans sa biographie, nous a rappelé sa naissance en 1857, dans l'entrepont d'une péniche que son père emmenait sur le canal de CLABECO en BELGIQUE.

Nous avons suivi François Joseph FOURNIER à PARIS, où il travailla dans le laboratoire du Professeur CHEVREUL, chimiste réputé, tout en suivant des cours de mathématiques, géologie, minéralogie, levers de plans, dessin industriel, etc... aux ARTS ET METIERS de la capitale.

S'étant lié d'amitié - une amitié qui durera toute leur vie - avec le fils de l'un des frères BOURDON, inventeurs du manomètre, il est choisi, de par son intelligence, son esprit ouvert et son goût pour l'aventure, pour partir avec une équipe de quinze jeunes scientifiques, sur le chantier du futur canal de PANAMA, dont les travaux avaient commencé en 1881, sur l'initiative de Ferdinand de LESSEPS.

En 1883, quelque peu lassé des difficultés financières et techniques, que rencontrait la construction du canal, François Joseph décida de tenter sa chance sur une autre partie du continent américain : le CANADA.

La traversée de l'isthme était à l'époque particulièrement périlleuse. Afin de pouvoir embarquer à PANAMA, il fallait remonter la rivière de CHAGRES, puis par CAJUN, San Paolo et Gorgona faire une première halte à CRUCES. Dans chacune des communes précitées, le choléra sévissait, ainsi que le typhus, la fièvre jaune, et une mystérieuse " Fièvre de CHAGRES ", mortelle dans 70% des

Nous avons eu quelques échos de la beauté des paysages encore inviolés, que traversaient les premiers aventuriers de l'époque.

Sur chacune des rives, la forêt présentait une végétation exubérante, mimosas aux feuilles argentées, hibiscus aux fleurs d'un rouge sanglant, mahoganys tortueux, goyaviers affaissés sous le poids de milliers de petites pommes d'un vert lustré, datu-ras, jasmin en fleurs, liliacés aux suaves parfums, bambous gigantesques.

Le canot naviguait dans un silence profond, interrompu seulement par le bruit des rames. Tout à coup, et comme à un signal donné, la forêt, jusque là muette, semblait s'animer d'une nouvelle vie. Une multitude d'oiseaux, aux plumages multicolores, des perroquets, de majestueux aras, de petites cigognes blanches aux formes sveltes, des toucas embarrassés de leur énormes becs, s'envolaient d'une rive à l'autre, faisant entendre des chants mélodieux, entachés de cris discordants.

Leur répondaient le rugissement des pumas, le grognement saccadé des grands singes ou une espèce de chant plaintif qui sortait du gosier des caïmans.

A CRUCES, le paysage changeait. La baraque, affublée du pompeux non d'auberge, où logeait les hôtes de passage, couchant tout habillés dans des cadres, sans drap ni matelas sur un fond de sangles, n'était qu'une simple case, avec des parois en tiges de bambous qui descendaient du toit, jusqu'à environ 60 cm du sol, laissant ainsi un espace libre par où entraient l'air et la lumière mais aussi les araignées gigantesques, les serpents, les cancrelats, et une sorte de rat musqué, aussi gros qu'un chien.

Il fallait maintenant réussir à acquérir les mules, afin de parcourir les neuf lieues qui séparaient les voyageurs du PACIFIQUE. Ce n'était pas l'opération la plus simple, les gens du pays ayant institué un véritable marché noir, celles-ci atteignaient parfois le prix exorbitant de cent francs par tête.

De CRUCES à PANAMA, on prenait la vieille route espagnole, un simple sentier muletier qui passait par une suite ininterrompue de précipices, de marécages, flanqués d'une végétation quasi-impénétrable. On y avait le continuel spectacle de mulets morts en route et abandonnés sur place.

Chemin faisant, on croisait une caravane de muletiers, dont les bêtes étaient chargées chacune de deux caisses de médiocre apparence ; de l'OR, venu de CALIFORNIE. Signe avant-coureur de ce que réservait l'avenir à François Joseph.

Enfin, à la grande surprise des voyageurs, les guides indiens s'arrêtaient, se lavaient les pieds dans une flaque d'eau boueuse, et revêtaient leurs pantalons. Cela signifiait que l'on approchait de PANAMA.

En effet, vers dix heures du matin, les hautes tours de la cathédrale apparaissaient bientôt, émergeant d'une brume laiteuse, et, dans le lointain, une mer unie aux reflets d'un bleu pur.

L'embarquement à destination de SAN FRANCISCO, se faisait à bord de " clippers ". Les grands navires à voiles, appelés " les lévriers du PACIFIQUE " séduisaient les imaginations, avec leurs records, leurs noms poétiques, leurs grandes voiles blanches, carguées dans le port par temps sec, mais qui après la pluie, se déroulaient pour sécher, comme une bande de grands oiseaux, déployant soudain leurs ailes.

Le navire longeait la côte. Sous les yeux des passagers défilaient des promontoires abrupts, hérissés de sombres forêts, puis des plages de sable éblouissant, frangées d'arbrisseaux aux vertes coupoles, et à l'extrême horizon, les contreforts des MONTAGNES ROCHEUSES, avec leur couronne de neiges éternelles, que le soleil faisait miroiter de teintes nacrées. Baléines et dauphins se jouaient dans le sillage de " LA BONNE GRACE ", et des centaines de poissons volants venaient s'abattre sur le pont du navire. Il fallait voir ces exocets s'échapper de la mer comme des oiseaux effarouchés d'une volière, et y retourner chercher un abri sous quelque vague lointaine.

1885 - Nous retrouvons F.J. FOURNIER, en ALBERTA au CANADA où la " CANADIAN PACIFIC RAILWAY " devait l'engager comme technicien. Très rapidement, ses connaissances scientifiques, et ses qualités de meneur d'hommes furent reconnues. La compagnie qui entreprenait d'immenses travaux pour relier en chemin de fer les côtes Est et Ouest de ce pays grandiose, lui confia la responsabilité d'un secteur près de CALGARY.

Le jeune Français attira tout de suite l'attention admirative des grands patrons. Un jour, il se trouva devant le problème de l'édification d'un pont, sur deux falaises abruptes, alors que le matériel nécessaire n'arrivait plus dans cette région si peu accessible. Il décida alors d'utiliser ce dont il disposait sur place, des traverses de chemin de fer et des boulons. Ses études lui permirent de calculer les plans et la résistance des matériaux disponibles. Il fit construire des piles, sur lesquelles le pont fût placé. Les délais étaient respectés.

Le jour de l'inauguration, les ingénieurs présents furent subjugués par le travail réalisé, ainsi que des conditions dans lesquelles il avait été réalisé.

Inconsciemment, François Joseph voulait encore plus. En 1887, malgré les propositions alléchantes qui lui furent faites, il choisit de retourner à SAN FRANCISCO afin de tenter sa chance dans la recherche de l'or en CALIFORNIE. Hélas, celle-ci, d'artisanale qu'elle était, était devenue la proie des grands trusts, qui n'hésitaient pas à employer des moyens ultra-sophistiqués pour l'époque, comme la désagrégation des falaises à l'aide de puissants jets d'eau. Ce fut le système dit "de la grande hydraulique". De même, les grands domaines constitués avant la Ruée, celui de SUTTER, de FREMONT, d'Andréas PICO, du Mormon Sam BRANNAN, furent morcelés, et échappèrent à leurs propriétaires. La terre de CALIFORNIE était devenue occasion de spéculation financière.

Ayant entendu parler de recherches aurifères au MEXIQUE, il décida d'y mettre à profit sa connaissance de la géologie.

Au cours de l'année 1888, il apprit avec une certaine nostalgie, l'arrêt des travaux du Canal de PANAMA. La mise en liquidation de LA COMPAGNIE UNIVERSELLE DU CANAL TRANSOCEANIQUE (1889) fut suivie en FRANCE par un grave scandale financier et politique (1892). Après l'indépendance de la République de PANAMA (1903), et la cession de fait d'une bande de territoire louée à perpétuité aux ETATS-UNIS, ces derniers reprirent les travaux (1904), pour finalement ouvrir le canal à la navigation dans le courant de l'année 1914.

La première mission de F.J. FOURNIER au MEXIQUE, fut la réalisation de relevés topographiques dans la forêt vierge, qu'il effectua pour l'état mexicain.

Engagé par la suite dans une mine par EL ORO MINING COMPAGNY, il eût tôt fait de prospecter pour son propre compte lors de ses moments perdus. Ses week-end se passaient à arpenter les collines et les forêts environnantes, secondé par sa première épouse et dévouée collaboratrice Claudine CALVAYRAC. Vint un jour, où remontant un torrent de montagne, il découvrit une pierre striée de veines de couleur verte, dans laquelle son flair lui signala la présence d'or (1).

Revenu à MEXICO, il obtint la concession du terrain, alors que celui-ci était délaissé par les plus hauts augures, qui l'estimaient tout juste bon " à faire paître les vaches ...".

Après avoir procédé à un forage de près de cinq cents mètres de profondeur, il eût enfin la joie de constater la justesse de ses calculs et de ses plans. Ce fut le fameux " filon vert ", qui allait se révéler comme le plus riche en minerai d'or et d'argent jamais découvert au MEXIQUE. En 1898, F.J. FOURNIER était à la tête d'une société " LAS DOS ESTRELLAS " (2) qui produisait plusieurs tonnes d'or et d'argent par jour, faisant travailler plus de 5 000 personnes. (3)

Sa fortune, d'après les estimations de l'époque, était incalculable. Il a laissé au MEXIQUE le souvenir d'un homme extrêmement bon, très attentif au bien-être de son personnel, créant des coopératives, des hôpitaux, des écoles, des logements dotés du confort moderne.

F.J. FOURNIER effectuait de nombreux voyages entre la FRANCE et le MEXIQUE. En 1904, il acheta le Domaine de la DOULTRE, aux confins de la BRIE, à 11 kms de CHATEAU-THIERRY et à 90 kms de PARIS.

Le château de la DOULTRE, autrefois propriété du Vicomte Edmond de TILLANCOURT, bénéficia de travaux gigantesques entrepris par son nouveau propriétaire. Madame Viviane FOURNIER - DE MAILLE a d'ailleurs édité sur les réalisations de son père, une plaquette qu'il est intéressant de relire aujourd'hui.

En 1911, à l'occasion d'un nouveau voyage, motivé par la révolution qui venait d'éclater au MEXIQUE, François-Joseph, divorcé une seconde fois, ces deux précédentes épouses n'ayant pu lui donner d'enfants, fut présenté à Sylvia JOHNSTON-LAVIS, par le médecin qui le soignait au cours d'un séjour à NICE, Marc JOHNSTON-LAVIS, frère de Sylvia.

(1) Des années plus tard F.J. FOURNIER racontait qu'il avait observé qu'une certaine mouche, dite " mouche aurifère " proliférait dans le voisinage des gisements...

(2) " LES DEUX ETOILES "

(3) En 1908, F.J. FOURNIER s'intéressa au Sud du MEXIQUE, dans les Etats de TABASCO et de CHIAPAS où il obtint deux concessions de 120.000 hectares environ chacune (la valeur de quatre départements français) la première agricole, où se trouvait des espoirs de pétrole, la seconde forestière. La révolution mexicaine devait en provoquer l'expropriation quelques années plus tard.

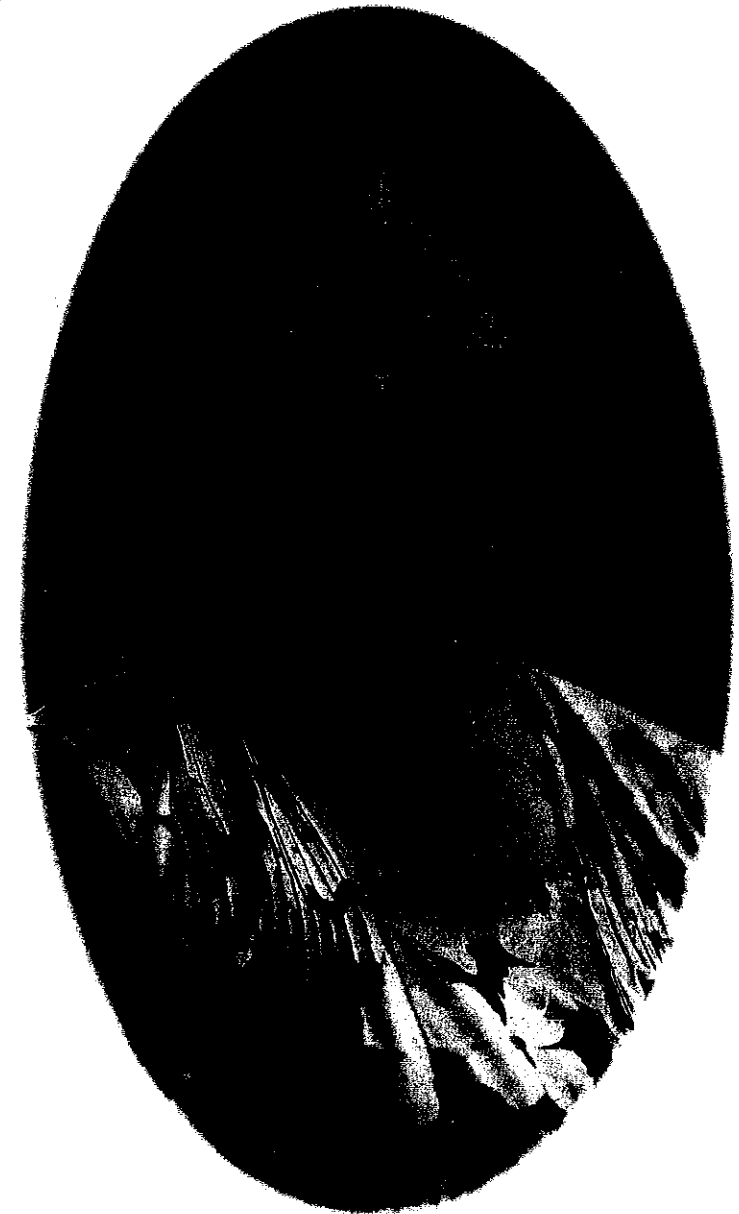
Le courant passa très vite entre les deux futurs époux. Le 24 octobre 1911, au cours d'un séjour au Château de LA DOULTRE, où Sylvia devait faire preuve d'un coup de fusil exceptionnel, François Joseph demanda la jeune fille en mariage. Bien qu'une différence de trente ans d'âge les sépara, Sylvia tomba tout de suite sous le charme de cet homme "aussi bon, droit et honnête" comme elle l'écrivait à sa mère, et elle ajoutait : " je suis tout à fait persuadée d'avoir avec lui, le maximum de bonheur possible sur cette terre ...".

Le mariage eût lieu le 22 novembre 1911 à PARIS. François Joseph était pressé !

Vérité ou légende, le 22 février 1912, il offrait à son épouse, le plus extraordinaire des cadeaux de noces : l'île de PORQUEROLLES... (1)

(1) Tout a été dit et écrit sur cette fabuleuse acquisition, un Million de francs 1912 ! Le livre de William LURET et celui de Félicie FOURNIER "LE BER" "PORQUEROLLES, une île en cadeau de mariage" nous ont décrit en détails les fantastiques réalisations de F.J. FOURNIER sur l'île, qu'il voulait transformer en entité autonome. Sa conception sociale de la Société, reste aujourd'hui, un exemple à méditer.

S Y L V I A



Sylvia Fournier Johnston Lavis

Sylvia JOHNSTON LAVIS naquit le 13 août 1887 à NAPLES, d'un père médecin, de nationalité anglaise, géologue et passionné de vulcanologie, d'où sa présence au pied du VESUVE, et d'une mère dauphinoise. Elle était le quatrième enfant d'une famille qui comptait déjà deux frères et une sœur. Sa grand-mère paternelle, galloise et artiste peintre, était une fervente admiratrice de Georges SAND. Rien d'étonnant que sa petite fille SYLVIA ait épousé un géologue, se vit elle-même comparée à l'écrivain et ses fameux cigares, et afficha un goût très sûr pour la décoration.

SYLVIA fit très vite preuve d'une intelligence remarquable. A l'âge de sept ans, elle parlait déjà le français avec sa mère, l'anglais avec son père, et l'italien avec ses petites amies napolitaines.

Après de premières études à MARSEILLE, elle retourna à NAPLES pour un temps assez bref, ses parents ayant choisi d'habiter le Côte d'Azur, dans une grande villa qu'ils faisaient construire à BEAULIEU. Poursuivant ses études à NICE, chez les Ursulines, elle rédigeait un journal écrit en anglais, dans lequel transparaît déjà la jeune fille sage, curieuse de tout, qu'elle restera toute sa vie.

En 1903, à seize ans révolus, nous la retrouvons en ANGLETERRE, où elle poursuivait son journal, en français cette fois (!).

Déjà la folie des voyages la possédait.

De BEAULIEU à LONDRES, elle voyageait seule, quittant la capitale pour sillonner l'île, et se rendait notamment en ECOSSE, pour y visiter les appartements de Marie STUART, et la maison de Walter SCOTT.

Rappelée par sa mère, elle assumait quelque temps les responsabilités de la maison familiale, ainsi que de l'Hôtel " IMPRESSE " (1) que gérait sa grand-mère, et où elle allait acquérir le goût pour la gestion hôtelière. A dix sept ans, elle est à VITTEL, où elle attire déjà la considération admirative des jeunes de la bonne société de la ville. Ce fût ensuite PARIS, et à nouveau l'ANGLETERRE. Sylvia ne tenait pas en place, et affichait une fureur de vivre, qui l'habitera jusqu'à la fin.

Au cours d'un séjour à l'île de SKYE, au Nord de l'ECOSSE, elle apprit à barrer un bateau à voile, à ferrer la truite, pêcher le saumon, et même, à filer la laine au rouet. Après dix mois d'absence, elle revint à PARIS, enfourcher un nouveau dada " le chant ".

Tout à tout, élève de Mademoiselle BRUN, puis de Madame H., elle eût l'occasion d'être présentée à Gabriel FAURE, ainsi qu'à Edmond ROSTAND. Elle fréquentait assidûment l'Opéra de PARIS, et les théâtres de la capitale. Madame H. estimait qu'avec sa voix chaude, veloutée, profonde, très émouvante de mezzo-soprano, elle était douée pour interpréter des mélodies de SHUMAN, SHUBERT, ou encore Reynaldo HANN, DEBUSSY et FAURE, ce qui était hardi pour l'époque.

Après une délicate opération des amygdales, elle entreprit une tournée, chaperonnée par une dame du meilleur monde, en compagnie d'un pianiste, Edouard BERNARD; Les deux artistes allaient se produire à BOURG, à CHALON-SUR SAONE, à MACON, à LYON, à BOURGES, à MOULINS, à DIJON et à PARIS, Sylvia, grande amoureuse de la " bougeotte " était comblée.

Sa mère, qui était sa grande confidente, n'approuvait pas cette vie de perpétuels déplacements. Elle souhaitait voir sa fille, enfin rangée, mariée et mère de famille. Un candidat au mariage se présentait justement, recommandé par son frère Marc, installé médecin à NICE. FJ. FOURNIER, de nationalité belge, et hautement considéré dans les milieux financiers, se profilait à l'horizon... mais Sylvia n'était pas pressée :

" si ce monsieur est encore dans le Midi quand je m'y rendrai, que Marc lui donne une lettre d'introduction, je le recevrai..."

(1) aujourd'hui disparu

Marc JOHNSTON, de la suite dans les idées, vint à PARIS, sous un prétexte quelconque, en compagnie de François Joseph. Il le présenta à sa sœur.

De cette première entrevue, la jeune fille rendit compte à sa mère :

" J'ai rencontré le monsieur en question. Il n'est pas plus mal que ça..."

Encore quelques rapides incursions à STRASBOURG, à ALLEVARD, et à nouveau à LONDRES, puis SYLVIA fut invitée pour une chasse au Château de la DOULTRE. Tout de suite, elle émerveilla son hôte, par ses qualités de NEMROD féminin, comptant deux lièvres à son tableau de chasse. Elle apprenait à mieux connaître son soupirant, et s'enthousiasmait sur le cadre magnifique dans lequel ils évoluaient.

" Ici, tout est propice aux promenades sentimentales. Le parc est splendide, peuplé de chevreuils, les saules trempent leurs branches dans l'étang, dont la surface est seulement troublée par les sauts des truites, et où barbotent de jolis canards..."

La boucle était bouclée.

Voyage de nocces à BIARRITZ, à SEVILLE, à GRENADE, à MADRID, et retour à NICE, puis à HYERES.

SYLVIA allait bientôt faire connaissance avec " son île ".

ooo

Aussi amoureux l'un que l'autre de leur petit royaume, les nouveaux époux se lancèrent à corps perdu dans l'aménagement de celui-ci. Construction d'un nouveau bateau, le CORMORAN, remise en culture de PORQUEROLLES, longtemps délaissée, transformation de la ferme en maison d'habitation, bassins d'arrosage, centrale électrique, forge, vignes, tentatives réussies de cultures d'agrumes, améliorations des voies de communication intérieures, et création de nouvelles.

NOTA : Là encore, comme je le précise plus haut, je ne me contenterai que d'un résumé rapide sur les réalisations de FRANÇOIS-JOSEPH et SYLVIA FOURNIER dans leur fabuleux empire méditerranéen. Cette plaquette étant aujourd'hui, consacrée à leur impact sur LA CELLE, j'en réserverai la plus grande partie à SAINT PRE et à l'ABBAYE.

Malgré leurs accaparantes occupations, Sylvia et François-Joseph, se rendaient mainte fois à la DOULTRE, puis à PARIS, où la jeune femme courait les antiquaires, afin de meubler sa maison de PORQUEROLLES.

A la fin du mois d'août 1912, le couple alla faire un séjour en ANGLETERRE, et revint par la BELGIQUE, afin d'entreprendre les démarches en vue de leur commune nationalisation française.

Au mois de mai 1913 naissait Simone, que l'on appela par la suite " Monita ", et qui devait épouser un fils du Professeur RICHET. Elle devait être suivie par Doria (1915), puis après trois années de guerre, au cours desquelles, Sylvia et François-Joseph devaient une nouvelle fois faire preuve de leur amour profond de l'humanité souffrante, en créant coopérative, maison d'accueil pour les amies russes de Sylvia chassées par la révolution, " Maison des Sœurs de la Congrégation de l'Education Chrétienne " (1). Sylvia offrit à son mari le fils qu'il souhaitait depuis si longtemps. On l'appela Benedic, une " bénédiction " du Ciel...

1919, la famille s'agrandit encore : Viviane, qui est aujourd'hui, Madame FOURNIER-DE MAILLE. Nouvelle saison de chasse à la DOULTRE, où la réputation d'excellent fusil de Sylvia n'était plus à faire. Afin de remplir consciencieusement son devoir de mère, elle se fait conduire la nouvelle née par son chauffeur et la nurse, et l'allaita entre deux battues !

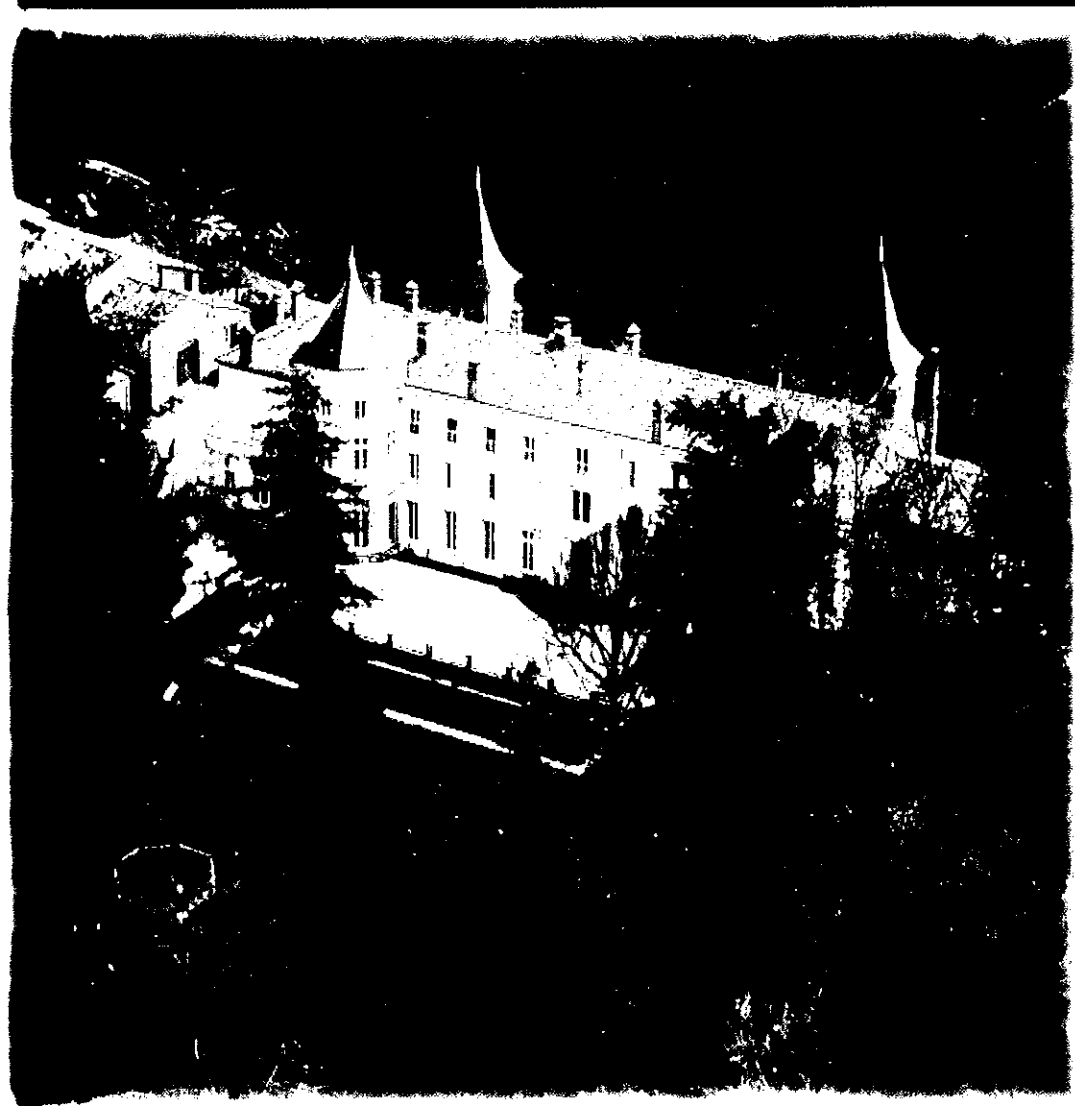
Encore deux années, et Lelia (Madame FOURNIER- LE BER), auteur du livre sur sa mère : " PORQUEROLLES, une île en cadeau de mariage ", naissait à PORQUEROLLES. La famille comptait maintenant quatre sœurs et un frère. François Joseph n'était pas déçu. Son choix en la personne de Sylvia comblait toutes ses espérances.

L'exploitation de PORQUEROLLES, était à son apogée, et l'île vivait en quasi autarcie. Toutefois la production en fourrage ne suffisait plus à couvrir les besoins des vaches et des quarante chevaux de trait.

François-Joseph se mit en quête d'une propriété sur le continent. Son choix se porta sur le Château et le Domaine de SAINT PRE, à LA CELLE, près de BRIGNOLES, dans le VAR.

(1) Trois sœurs, qu'ils entretenirent pendant plus de vingt cinq ans, et qui étaient plus particulièrement chargées de s'occuper des enfants du village (La Congrégation de l'Education Chrétienne fondée en FRANCE, devait par la suite s'installer en ITALIE, puis en, ANGLETERRE).

SAINT PRÈ



Vue aérienne (ou façade Nord)

Ancienne résidence de la famille de GASQUET, cette immense demeure XIX^{me}, quelque peu délabrée, disposait de quelques centaines d'hectares de prairies arrosées par le CARAMY (1), et de forêts denses et odorantes.

Pendant que François-Joseph s'occupait des exploitations (2) et agrandissait encore la propriété par de nouvelles terres (LE VICARY, l'ESCARELLE, FRANCO, MENPENTI) portant à 800 hectares la superficie totale du domaine, SYLVIA donnait libre cours à sa passion de la décoration. La demeure vit ses cinquante pièces, quasiment à l'abandon, renaître comme sous le coup d'une baguette magique. Des meubles anciens de toutes provenances, affluèrent au château, qui retrouvait un second souffle. Au cours d'une vente aux enchères de l'Hôtel San Salvador à HYERES, elle acheta pour son usage personnel, la salle de bain de la Reine VICTORIA, en palissandre et en bronze. D'un vieux hôtel particulier de BRIGNOLES, elle récupéra de superbes portes. Très aidée par un célèbre ébéniste du cru, Monsieur DUTTO (dont le fils MICHEL est aujourd'hui connu de la FRANCE entière), elle installa à demeure au château, un tapissier parisien, LUCIEN (3), qui fût chargé de confectionner les innombrables doubles rideaux, de regarnir les fauteuils, de tapisser les murs de Toile de JOUY.

Au mois de mai 1927, toute la famille et sa suite, était installée à SAINT PRE. Trois années de travaux opiniâtres avaient suffi pour faire du château une demeure confortable. Entre temps, Sylvia avait mis au monde une cinquième fille, Mireille (1924), et se préparait à accoucher d'une sixième, Floria, qui allait voir le jour à SAINT PRE, et serait la petite celloise du lot.

(1) Une légende voulait que lors de graves inondations, la rivière déborda, balayant sur son passage un couple de Piémontais. L'homme accroché à une branche, vit son épouse emportée par les flots en furie. Désespéré, il ne cessait de crier : " CARA MIA... CARA MIA... ".

(2) Outre les cultures traditionnelles, il construisit à l'ESCARELLE, une cave modè-
le, qui, aujourd'hui encore, est un exemple de modernité.

(3) père de Madame Lucienne GROSSI (Lulu)

La paisible commune de LA CELLE voyait défiler le dimanche François-Joseph et Sylvia suivis de toute leur tribu, Monita, 14 ans, Doria, 12 ans, Dic, 10 ans, Viviane, 8 ans, Lelia, 5 ans, et Mireille, 3 ans. Tout ce petit monde se pressait, à la messe d'abord, où les filles restaient très impressionnées devant " l'Ecorché de LA CELLE " (1), chez le pâtissier ensuite.

On restait au château une partie de l'été, puis on embarquait pour PORQUEROLLES, avant de regagner le magnifique appartement du 42 Avenue Foch, à PARIS, puis la DOULTRE, où François-Joseph et son épouse, n'auraient manqué pour rien au monde, l'ouverture de la chasse. La saison d'hiver revoyait de temps en temps la famille à PARIS. Le couple se rendait souvent au théâtre ou à l'Opéra. Tous deux partageaient le même goût pour les grandes œuvres musicales. On y rivalisait d'élégance, de même qu'on y faisait des rencontres avec la Hight Society parisienne.

Dans la journée, Sylvia écumait les grands couturiers. Les vendeuses étaient prêtes à dérouler le tapis rouge, lorsqu'elle poussait la porte de Jean PATOU, Jeanne LANVIN, les sœurs CALOD, ou les magasins GUERLAIN. Au PRINTEMPS, avec beaucoup d'égards, la Direction mettait à sa disposition un certain Monsieur X.

C'était aussi la razzia chez les antiquaires. Toutes sortes de meubles anciens partaient pour SAINT PRE ou PORQUEROLLES. François Joseph et Sylvia, faisaient construire sur l'île, deux hôtels : le MIRAMAR et le LANGOUSTIER, que Sylvia aménagea à son goût et organisa de main de maître. Là encore, Lucien le tapissier, devait faire face aux monceaux de tissus d'ameublement, qu'elle avait choisis Place des Vosges, Faubourg St Antoine, Faubourg St Honoré, ou à son cher Marché St Pierre.

Pour PAQUES, toute la famille ralliait SAINT PRE. Sylvia s'était engagée à fond dans la défense des Vins de PROVENCE. Elle s'affilia à l'Association Syndicale des Propriétaires Vignerons du VAR, et fut à l'origine de l'A.O.C. de ces vins. Pour obtenir cette consécration, elle ne ménagea pas sa peine, se rendant à toutes les réunions d'information, les foires, les expositions. Les honneurs ne lui furent pas ménagés. Tour à tour, Présidente d'Honneur des "

(1) on appelait ainsi un Christ célèbre de LA CELLE dont la maigreur était proverbiale.



FETE DE LA TAILLE DE LA VIGNE A L'ABBAYE, LE 28 MARS 1971

VAROIS DE PARIS ", dont elle était la fondatrice, " Première Paysanne du VAR ", Chevalier de l'Ordre de la MEDUSE, Chevalier de l'Ordre du TASTEVIN, du MERITE AGRICOLE, elle s'était acquis en outre, une réputation de fumeuse de cigares, qu'elle savourait à l'issue de chacun des banquets, qu'elle honorait de sa présence.

Monsieur PAUL, (Maire de LA CELLE de 1983 à 1995), se souvient encore de sa participation aux Foires-Expositions de BRIGNOLES, où elle exposait, sur un somptueux tapis bleu de Prusse, les productions de PORQUEROLLES et de SAINT PRE, oranges, pamplemousses, mandarines, kumquats, roses rares, vins rosés, vieux marcs, liqueur de myrte, et aussi, pêches (1), artichauts géants, extraordinaires légumes.

(1) à SAINT PRE, F.J. avait relancé la culture des pêchers au milieu des vignes.

La santé de François-Joseph , donnait, hélas, des inquiétudes à son entourage. Il allait avoir soixante dix huit ans. Chaque jour lui apportait de mauvaises nouvelles sur ce qu'il advenait de son entreprise mexicaine. La révolution, avec tout ce qui en découlait, avait été suivie d'une inondation qui ravagea le village et la Mine de LAS DOS ESTRELLAS. Le village se relevait difficilement et la mine devenue inutile à la Compagnie, était abandonnée aux ouvriers, qui exploitaient les scories, jugées trop pauvres à l'époque faste.

Au cours du réveillon du Jour de l'An 1935 à SAINT PRE, l'homme de toutes les audaces, le géologue de haute lignée, l'industriel de génie, prit froid et dut s'aliter. Marc JOHNSTON LAVIS son médecin de près de trente ans, l'artisan du mariage de SYLVIA, le fit, à sa demande, transporter à PORQUEROLLES, où il décéda le 13 janvier.

Après les obsèques, tout le monde se rendit à SAINT PRE, pour procéder à l'ouverture du testament, en présence de Maître DE CELLES, notaire à BRIGNOLES.

Deux années s'écoulèrent. Sylvia et sa couvée se partageaient entre PORQUEROLLES, PARIS et SAINT PRE. La Grande Dame, après un temps de prostration avait retrouvé toute sa vitalité. A l'association des " VAROIS DE PARIS ", elle rencontrait Madame Jules MURAIRE, alias RAIMU, Simone BERRIAU, propriétaire d'importants vignobles du coté de BORMES-LES-MIMOSAS, la famille VOLTERRA. Elle organisait des parties de chasse à la DOULTRE, et s'investissait de plus en plus dans la promotion des Vins des Côtes de PROVENCE.

En l'année 1938, un nouveau chapitre s'inscrivait à son palmarès, Sylvia FOURNIER-JOHNSTON LAVIS, était devenue...
La Dame de l'Abbaye de LA CELLE.

L'HOTELLERIE de l'Abbaye



*Façade donnant
sur le parc*

Sous l'énergique férule de Sylvia, les bâtiments aux trois quarts en ruines du célèbre Monastère, allaient devenir en quelque mois le Premier QUATRE ETOILES du VAR, et le lieu de rencontre des plus grandes personnalités.

Sylvia FOURNIER, comme tout ce qu'elle entreprenait, se jeta à corps perdu, dans ce qui allait faire connaître le modeste village de LA CELLE, presque un hameau, avec moins de deux cents inscrits sur les listes électorales, au Monde entier.

Férue d'hôtellerie, goût acquis très jeune à l'hôtel " IMPRESSE ", propriété de ses parents à BEAULIEU, elle s'était encore perfectionnée dans l'aménagement de MIRAMAR et du LANGOUSTIER.

L'Hôtellerie de l'Abbaye allait être le couronnement de ses efforts, et devenir l'image même d'une exceptionnelle personnalité.

Elle put une fois encore, donner libre cours à son goût des jolies choses, des beaux meubles anciens et de la décoration, héritage affirmé de sa grand-mère paternelle. La belle demeure XVIII^{me} allait s'enrichir de pièces rares, les jardins seront parfaitement ordonnancés, les pelouses semblables aux plus beaux greens du Royaume Uni. Dans la magnifique Salle Capitulaire, elle n'hésita pas à faire creuser sur 80 cm de profondeur, la terre et les détritrus qui l'avaient encombrée au fil des siècles, lui redonnant ainsi ses magnifiques proportions. C'est là qu'elle installera la très belle salle à manger de l'hôtellerie. Bientôt, enfin, une piscine de grand style viendrait compléter ce site prestigieux.

Hélas pour elle, une nouvelle guerre allait provisoirement modifier dans son orientation, la prodigieuse activité de cette femme hors du commun.

Jusqu'en 1942, année où les Allemands franchirent la ligne de démarcation, et envahirent la totalité du territoire, la petite famille, comme d'ailleurs, le Midi de la FRANCE, n'eût guère à souffrir de l'occupation de la Zone Nord. Toutefois, de nouveaux problèmes allaient se poser pour Sylvia, lui faisant délaisser pour un temps sa chère Abbaye.

A PARIS, l'appartement loué de l'Avenue Foch fut vidé et une grande partie des meubles dirigée sur SAINT PRE; Au château la pénurie d'aliments de base commençait à se faire sentir. Le blé, la viande, les vins des riches départements occupés prenaient la direction de l'ALLEMAGNE. Le Sud, allait pendant quelques mois vivre en autarcie. A SAINT PRE, on négociait les tomates, les cerises, les pêches au marché de BRIGNOLES. On stockait, dans de grandes jarres de terre cuite, les olives et les œufs conservés au saumure. Jeanne, la maman de " LULU " (Lucienne GROSSI), cuisinière du château, se dépensait pour nourrir les " petites " avec les moyens du bord. A PORQUEROLLES, malgré le simulacre d'occupation des lieux par la Marine Italienne, on récupérait les fèves, autrefois dédaignées, et on en faisait d'excellents potages, les dattes, non comestibles, furent grillées pour faire du café. MONITA, restée dans l'île, élevait quelques moutons et trois ou quatre porcs que l'on se partageait avec SAINT PRE.

A l'automne 1941, Sylvia, quasiment rassurée sur les intentions des Allemands, repartit pour PARIS, où elle a à nouveau loué un petit pied-à-terre. La famille se divisait : Monita à PORQUEROLLES, Lelia à MARSEILLE où elle terminait ses études, Doria ambulancière, Mireille restée à SAINT PRE, Viviane, bientôt à la DOULTRE, occupée et pillée en 1940, et Floria à GRASSE.

L'arrivée des troupes nazies en Zone Sud, allait une nouvelle fois, bouleverser tous les plans.

Le 27 novembre 1942, la ROYALE se sabordait en rade de TOULON. Les Italiens, premiers occupants de PORQUEROLLES, y avaient retrouvé de nombreux compatriotes émigrés. Les relations étaient plutôt bonnes. Monita, en outre, pratiquant l'italien comme une seconde langue, savait se faire respecter.

Il n'en fut plus de même à l'arrivée des Allemands en Septembre 1943. Leur premier geste fut d'évacuer l'île de tous ses résidents.

Sylvia, revenue en catastrophe de PARIS, organisa avec Monita, Doria et Floria, l'évacuation des Porquerollais. SAINT PRE, étant réquisitionné par l'Etat Major nazi, elle réussit à persuader le Général HOFFMANN, de lui rétrocéder cinq pièces du château, ainsi que les fermes et logements avoisinants, pour les familles d'ouvriers évacués de PORQUEROLLES.

Les relations avec l'occupant, quoique tendues, se maintinrent cahin caha jusqu'au 15 août 1944, date du débarquement des Alliés en PROVENCE; fine diplomate, et s'exprimant assez bien en allemand, Sylvia aidée de Monita, réussit à camoufler une grande partie des habitants de BRIGNOLES (1) dans les bois d'Engarden. Durant les quatre jours que durèrent la libération de la ville, Monita, Doria et Floria, seize ans, se dépensèrent pour assurer le ravitaillement des réfugiés.

Au Château, les Français, commandés par le Général de HEDIN, représentant le Général de LATTRE de TASSIGNY, prirent bientôt la succession des Allemands en fuite. Ce n'était que paysages de cauchemars, arbres abattus, tranchées dans le parc, cloisons démolies, plafonds noircis par d'intempestifs feux de cheminée, pièces d'eau vidées, meubles précieux disparus. Le Général américain PATCH était, lui, à l'Abbaye de LA CELLE. L'état de délabrement de celle-ci n'avait rien à envier à SAINT PRE. Avec PORQUEROLLES, la Grande Dame et ses filles, allaient avoir du pain sur la planche !

Il en fallait pourtant beaucoup plus pour que Sylvia se découragea. A nouveau, elle mit toute sa fougue à réparer les dégâts causés par les occupations successives. Entourée d'entrepreneurs, elle réussissait à être présente partout. A PORQUEROLLES, elle rendait de nouveau habitables le MIRAMAR, le LANGOUSTIER, la Maison CUNEO, qu'elle rebaptisa " Maison FOURNIER ". Monita, de son côté, reprenait en main les activités de l'île : le service des bateaux, l'exploitation, avec les champs de mandariniers, écimés par les derniers occupants, les vignes laissées sans soin, aidée dans sa tâche par les prisonniers allemands, trop heureux de voir leur captivité s'écouler dans un lieu aussi paradisiaque.

(1) Les Collois avaient déjà trouvé refuge dans le Massif de la LOUBF et au CANDELLON.

SAINT PRE renaquit de ses cendres. Les déménagements et l'arrivée de meubles nouveaux, se succédèrent entre l'Abbaye, le Château et PORQUEROLLES.

C'est au cours de cette activité fébrile que devait disparaître BENEDIC (1951). Un instant anéantie, SYLVIA n'en trouva bientôt que plus de courage pour mener à bien son œuvre de reconstruction. De nouvelles déceptions l'assaillirent à nouveau. A la suite du décès de DIC, le partage des biens fût remis en question. Ce fût Mireille qui hérita de SAINT PRE où elle s'installa avec son mari, et leurs enfants respectifs, au château, une nouvelle fois rénové. PORQUEROLLES fût partagé entre Monita, Doria, Lelia et Floria. Viviane pour sa part, reçut le Domaine de la DOULTRE.

Sylvia, retrouvant sa chère Abbaye, se fit construire une maison dans les dépendances de celle-ci. Reprise par le démon de la " bougeotte ", elle voyageait, entre deux aménagements, tendant à améliorer encore la réputation de l'Abbaye (1)

S'étant faite inscrire à " CONNAISSANCE DU MONDE ", on la vit successivement en RUSSIE, en CHINE, aux ETATS-UNIS, au KENYA, au CONGO belge, en EGYPTTE, en ALGERIE, en TUNISIE, et même au MEXIQUE, où pour la première fois, elle visita la Mine de LAS DOS ESTRELLAS où, hélas, la révolution n'avait laissé que peu de chose, accomplissant en outre une sorte de pèlerinage, à " François Joseph FOURNIER ", le village (2) qui porte encore aujourd'hui le nom de son fondateur. Partout où elle passait, elle faisait l'admiration de tous par son sens inné de la décoration, son goût de l'ordre et de la beauté, et plus encore, ses connaissances dans les domaines les plus divers : architecture, viticulture, horticulture et même gastronomie.

Les années 60 virent le couronnement de ses efforts. L'Abbaye, connue maintenant du Monde entier, vit défiler dans ses murs, les hôtes les plus prestigieux. Le Général de GAULLE y séjourna à trois reprises, et plus que tout autre, contribua au rayonnement de LA CELLE.

Absorbée par ses réceptions successives, et ses obligations envers ses hôtes de marque, la Grande Dame de l'Abbaye, avait quelque peu délaissé ses voyages.

(1) on peut y voir notamment deux caryatides en pierre ayant séjourné longtemps à SAINT PRE.

(2) situé dans l'Etat de TABASCO

Le Général, venu une première fois en 1955, y exprima auprès de Sylvia FOURNIER, son enthousiasme pour la sérénité de ces lieux chargés d'histoire, le parc baignant dans un silence propice à la méditation, la discrétion des Cellois, les alentours riches en promenades, tout ceci délicatement tempéré par la longueur " modeste " du lit à baldaquin d'époque LOUIS XIII, pièce rare, mais qui l'obligeait à dormir en " chien de fusil ".

La grande Dame n'hésita pas un seul instant. Faisant appel à Edouard DUTTO, son ébéniste attiré depuis SAINT PRE, elle demanda à ce dernier de mettre le lit aux mesures du " grand " homme. Le travail, modèle du genre, fût exécuté avec un souci du détail, qui n'altéra en rien l'authenticité du meuble. Le raccordement des sculptures d'origine, est, encore aujourd'hui, impossible à localiser. Madame Marguerite DUTTO fût chargée de remettre les matelas aux mesures du cadre. Ceux-ci, au nombre de deux superposés, reçurent 32 kgs de laine et de crin de cheval, au lieu de 22 kgs habituellement pratiqués. Le Général pourrait bien dormir.



La chambre du Général de Gaulle



Le parc



La piscine



Le salon

Reconnaissant, il revint en 1957 pour un séjour beaucoup plus long, son fils l'amiral Philippe de GAULLE, étant basé en rade de TOULON.

Troisième séjour en 1960. Le Président de la République avait préféré l'Abbaye de LA CELLE à BREGANCON...

Ses successifs séjours à LA CELLE, le calme qu'il appréciait et qui le changeait du tourbillon de la vie parisienne entaché de dissensions politiques qu'il abhorrait, permirent au Général d'écrire ses Mémoires. Il est bon de savoir aujourd'hui combien la sollicitude et les attentions de Sylvia FOURNIER JOHNSTON LAVIS, ont permis au Sauveur de la FRANCE de nous laisser un témoignage d'une vie hors du commun, entièrement consacrée à la grandeur de la Patrie.

Le temps passait inexorablement. La réputation de l'Hotellerie de l'Abbaye de LA CELLE franchissait les frontières. La Grande Dame laissait maintenant les rênes à une direction éprouvée. Elle se cantonnait dans la petite maison qu'elle avait faite construire dans le parc, se faisait servir le petit déjeuner au lit, comme de coutume, suivi de son éternel cigare, et mettait toute sa confiance en son fidèle chauffeur ALI, qui chaque semaine, se voyait chargé de déposer la recette de l'Hotellerie au Crédit Agricole de BRIGNOLES.

A NOEL arrivaient deux des filles, leurs maris et leurs enfants. Le 13 août, tout le monde se réunissait à PORQUEROLLES, afin d'y fêter l'anniversaire de Sylvia. Du même coup, elle fuyait les fêtes de LA CELLE, l'orchestre installé sur la place de l'Hôtel de Ville, jouxtant le portail de l'Hotellerie, y entretenant un vacarme, qui durait souvent toute la nuit.

Une dernière cérémonie eût lieu à SAINT PRE, pour le mariage de Lelia, fille aînée de Mireille. Ce jour là, un embouteillage monstre paralysait la circulation sur la D5, en bordure du CARAMY. Invités venus du Monde entier, vieux amis cellois, personnalités varoises, service d'ordre, peloton de gendarmerie, jetaient la perturbation dans ce havre de paix, habituellement fréquenté par les pêcheurs, les propriétaires des petits jardins potagers bordant la voie, les amoureux de la nature, et les amoureux... tout court. Le narrateur se trouvait là ce jour là, mais...sur la route ! Il devait en garder un souvenir ébloui.

Le 21 décembre 1971, Sylvia FOURNIER-JOHNSTON LAVIS nous quittait discrètement, presque sur la pointe des pieds. Sa vie avait été un modèle d'honnêteté, de ténacité, de courage et de fidélité envers les siens et envers ses amis.

Ses derniers mois à l'Abbaye virent s'effiloche une partie de l'immense empire créé par François-Joseph FOURNIER; Mireille avait vendu SAINT PRE, le VICARY, MENPENTI et l'ESCARELLE, pour finalement s'installer dans la ferme de FRANCO, où, elle s'était lancée dans l'élevage de beaucerons, de perruches, de ménages, de lapins et de sangliers. Elle gardait auprès d'elle un... lion, qui, un jour s'échappa ! Les rugissements de la bête faisaient trembler les bois alentour, et le narrateur { encore lui ! } devait deviner sa présence à quelques centaines de mètres de sa propre propriété.

PORQUEROLLES aussi, changeait de mains, car l'Etat désirait en faire l'acquisition dans le but de transformer l'île en parc naturel. SYLVIA dût accepter de céder sa part, et ses filles vendirent la plus grande partie des superficies qu'elles détenaient.

L'Abbaye, reprise par le Conseil Général, retrouve aujourd'hui une nouvelle jeunesse. Messieurs Alain DUCASSE et Clément BRUNO, dont la réputation en matière de cuisine française, n'est plus à faire, vont à nouveau s'employer à porter le renom de LA CELLE, bien au-delà des limites de la PROVENCE. " Un lieu incontournable " devait dire de l'Abbaye, le Président du CONSEIL GENERAL du VAR, Hubert FALCO.

Sylvia FOURNIER-JOHNSTON LAVIS, de son nuage, surveille encore son petit enclos de verdure, ses haies de cyprès, sa piscine, ses caryatides et ses lanternes de pierre. Elle sourit, apaisée, son célèbre cigare à la bouche...

SOUN PAS DE CHARGE,
SA FORTE VOIX,
RISOUNNO ENCORE
EN NOTRE PAIS.
SOUN GENTIMEN,
SA BOUNTA,
RISOUNNO ENCORE
EN NOSTRI COUAR.
DIOU LA EN SA
SENTE GARDE
DINS SOUN OUSTAOU.

*Son pas de charge
Sa forte voix
Resonnent encore
En notre pays
Son sentiment
Sa bonté
Resonnent encore
En notre cœur
Dieu l'a en sa
Sainte garde
Dans sa maison*

LA FAMILLE FOURNIER

Au premier plan, de G. à D. :
LELIA, MIREILLE, VIVIANE

Au second plan :
SIMONE (Monita), FLORIA, FRANÇOIS-JOSEPH

Au troisième plan (debout) :
BENEDIC, SYLVIA, DORIA



Cette brochure sur l'Abbaye de LA CELLE et Sylvia FOURNIER-JOHNSTON LAVIS, aurait dû se terminer là. Or, mes correcteurs à qui j'ai soumis ma première ébauche, m'ont reproché de ne pas m'être suffisamment étendu sur l' " Ecorché de LA CELLE ", notre Crucifix, célèbre dans le monde entier, et qui a fait naître l'expression " maigre comme le Christ de LA CELLE...".

Il a été beaucoup dit sur la conception de l' " Ecorché ", sur sa maigreur, sur la tristesse de son regard, mais, en fait, peu écrit sur ses véritables origines.

D'aucuns assurent qu'il s'agirait d'un cadeau de Gersende DE SABRAN à l'Abbaye. La reine CLAUDE est également citée comme donatrice.

VIOLET LE DUC le date du XI^{me} siècle. Edmond ROSTAND a écrit qu'il était d'origine italienne. D'autres éminents experts le situent du XII^{me} et l'attribuent à un sculpteur portugais. En fait, il n'y a, à ce jour, rien de très précis.

Il semblerait toutefois que la tête et le corps ne serait pas du même auteur. Ceci serait dû au fait que sous la Révolution, le Christ aurait été traîné dans les rues du village, et très abîmé. Ceci sous toutes réserves.

Il n'en reste pas moins que Son regard si triste, si humain, si expressif tellement il parait vous suivre lors de votre visite, tendrait à prouver combien Il a pu souffrir de l'ingratitude des hommes.

Pour ma part, ce qui va suivre n'est qu'un conte rédigé en 1990 pour le Bulletin Municipal de LA CELLE. Que les puristes ou les " chichiteurs " ne m'en veuillent pas.

La Grande Dame et ses filles, ainsi que les vieux Provençaux, m'en sont d'ores et déjà, gré.



"L'ECORCHE" DE LA CELLE

maigre comme
le Christ
de LA CELLE

" LE CONTE DE NOEL "

L'ECORCHE DE LA CELLE
(" Maigre comme le Christ de LA CELLE ")

La neige, ce soir là, tombait à gros flocons. Les quelques maisonnettes frileusement serrées autour de l'Abbaye, se signalaient à l'attention du passant, par deux ou trois quinquets fumeux, dont la lumière jaunâtre filtrait péniblement au travers des volets disjoints. Littéralement pelotonnés dans le " cantou " de leur cheminée, les paysans cellois méditaient, le regard perdu, à peine troublé par le pétilllement des bûches. Les doigts noueux de leurs longues mains, aux caïs durcis par les travaux des champs, se dressaient squelettiques à la chaleur des flammes. Le vent, parfois, se glissait insidieusement au travers des fentes des fenêtres. Un flocon voletait par-ci par-là, puis se fondait en une mince flaque d'eau.

Une ombre traversait la place, disparaissait quelques secondes, à l'abri des grands ormeaux.

Gandulphe, berger de son état, abandonnait son logis délabré, et l'odorante chaleur de ses bêtes, pour s'en aller traquer le " cochon " quelque part du côté de GARDIN (1). La digne Barberine l'avait menacé de son bâton, lui signifiant de ne revenir qu'avec suffisamment de provisions de viande pour l'hiver. Une colère aveugle l'avait saisie, lorsque " Biquette " avait lancé quelques " mée... " plaintifs, implorant à sa manière la traite du soir. Gandulphe avait préféré la fuite à la ire de son épouse.

Maintenant, il longeait une série de champs, en direction de TOURVES. Tout n'était que silence ouaté. A gauche, et tout en haut, en bordure de la forêt, une faible lumière émanait de la GIPIERE (2). Pancrace s'apprêtait à se coucher auprès de sa chère Bellilote. Une autre lueur, à peine devinée, sur la droite, et c'était GARAI (3). Une ligne sombre dessinait au loin les méandres du CARAMI (4).

Gandulphe, le gros Gandulphe, comme on l'appelait, avait songé un moment à passer par le " Portail de GARDIN ", grande faille presque au pied du CANDELON, d'où l'on plongeait sur le hameau. Mais, en y réfléchissant, le sentier était mauvais en cette saison. De profondes ornières creusées dans le roc dur, témoignaient du passage des chariots, utilisés par les CELTO-LIGURES, puis sous l'occupation romaine, pour relier de sommet en sommet BRIGNOLLE (5) à POMPONIANA (6), et de là à TELO MARTIUS (7). On y trouvait encore quelques vestiges d' " oppida " (8), ainsi que des " bories " (9). L'endroit, de nuit, était sinistre... Et il y avait des loups...

Gandulphe avait sursauté; Au clocher de LA CELLE, douze coups s'égrénaient lentement. Un hurlement sauvage s'éleva de la forêt vers la GRAND'TETE, répondant à sa manière au triste appel de la cloche. Un autre, puis un troisième, se répondirent sur la terre gelée. Gandulphe frissonna. Instinctivement, sa main droite se crispa sur le manche de son puissant couteau de chasse.

Un second clocher se manifesta, celui de TOURVES, puis ce fût les " AUGUSTINS ", la plus ancienne chapelle de BRIGNOLLE avec STE MARIE, et puis encore SAINT SAUVEUR. Cela eût pour effet de rassurer notre homme, et il reprit sa route d'un pas quelque peu ragaillard.

La CHAUTARDE, profondément endormie, offrait à l'œil averti un amas de ruines blanchâtres, se découpant sur le ton foncé des chênes verts.

Gandulphe, se dirigea vers le groupe de fermes, puis s'en-gagea à droite dans le vallon. Il y faisait noir comme dans un four. Le gros homme, emprêté dans sa vieille peau de mouton, les chausses recouvertes d'une épaisse couche de glace, mit presque trois heures pour arriver au col. A grand ahan, il déboucha sur le plateau, et déboula vers GARDIN. Panturle, le dernier boulanger du hameau, finissait d'enfourner des grosses miches, où, tracées d'une main experte, s'entrecroisaient des entailles fraîchement dessinées. De la porte entr'ouverte, une bonne chaleur se répandait dans la ruelle. Gandulphe marqua un temps d'arrêt. Une rassurante odeur de fascins brûlés, de résineux et de pâte en cours de cuisson, l'enveloppa tout entier. Il posa sur le chambranle, et pénétra dans le fournil. Panturle poussa un cri de joie.

D'un revers de main agacé, il força la Minette, à quitter l'escabeau, qu'elle occupait au coin du four rougeoyant. L'animal s'éloigna à regret, crachant son mépris, le dos rond, et la queue aux poils hérissés, aussi ronde qu'un gourdin de bonne taille.

En quelques secondes, un gros pot de romarin bouillant, fût mis à la disposition de Gandulphe. Panturle y versa une bonne rasade d'aïgo-ardente (10).

Les yeux mi-clos, le berger savourait le breuvage. Les cou-leurs lui revenaient, et son gros nez virait à l'écarlate :

- on m'a parlé d'un grand nombre de " cochons " dans le bois de la " LOUBE "(11). Tu sais quelque chose toi ?

- Boudiou !!! Même qu'ils descendent jusque dans rue. Au petit jour, tu n'auras qu'à suivre les empreintes.

- Alors, j'y vais tout de suite. Je serai en place au lever du soleil, et là, je trouverai bien à me poster quelque part.

Encore un coup de blanche, et Gandulphe s'enfonça dans la nuit glaciale.

Il y avait bien deux heures que notre homme se gelait dans sa cabane, faite à la hâte de buissons entremêlés. Toujours rien. Il commençait à se sentir gagné par le sommeil. Et puis, un bruit de branches cassées, un reniflement, la bête était là... 360 livres au moins, une montagne de chair et d'os ! Gandulphe assura sa prise sur son couteau de chasse. Il était à contre-vent, et le " cochon " qui lui venait de face, n'avait rien perçu de sa présence. A un mètre de son ennemi, ses petits yeux porcins flairèrent le danger. Il fit volte-face, s'apprêtant à fuir. L'homme bondit, le cou-teau glissa sur l'omoplate... et se cassa net... Avec un gronde-ment, mi de douleur, mi de colère, le monstre se détourna dere-chef et fonça. Gandulphe n'eut que le temps de se relever. Maintenant, il courait droit devant lui, enjambant les petits chênes-kermes, les argeyras (12), les longues lianes de chèvre-feuille, se débattait contre les piquantes aubépines, qui tentaient de l'agrip-per. Il courait parmi les roches cachées sous les buissons, comme autant de traquenards. Et le salut fût là : un grand et maigre oli-vier se dressait, semblant lui barrer le chemin. Dans un ultime effort, il se hissa jusqu'aux branches maîtresses. Il était temps ! Le " cochon " heurtait le tronc de plein fouet. Gandulphe s'arcbouta désespérément. La bête s'acharnait, mais le vieil arbre tenait magnifiquement. Le siège dura deux jours entiers.

Au soir du deuxième jour, Gandulphe, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, n'entendit plus de bruit. Lassé, son agresseur était parti, pissant le sang, et s'en allant mourir au creux de quelque fourré perdu au fond de quelque combe. Péniblement, encore engourdi, transi de froid, le berger rejoignit la terre ferme. Il jeta un coup d'œil aux alentours, esquissa un pas ou deux, poussant un ouf ! de soulagement. Le danger était passé.

S'apprêtant à regagner la vallée, il se retourna encore une fois sur son arbre. Il resta pétrifié. Ce qu'il voyait, dans la grisaille crépusculaire, étendant deux bras décharnés, c'était le CHRIST... Jésus crucifié. GANDULPHE tomba à genoux. Ses bras l'avaient sauvé, maintenu toute la nuit, défendu contre le sauvage acharnement de la bête en furie; Gandulphe, éperdu de reconnaissance, priait, pleurait, remerciait celui à qui il devait la vie.

Il faisait cependant tout à fait nuit. Il était temps de rejoindre LA CELLE.

Après deux jours et deux nuits, le village était en effervescence. Barberine sanglotait, criait, s'accusait de tous les maux. Son homme avait disparu, et par sa faute. La maréchaussée avertie s'apprêtait à monter une expédition, aidée par tous les hommes du village.

Quand au petit matin, Gandulphe réapparut, ce fût un soulagement général. Chacun voulut entendre sa version de l'aventure. Le gros homme se prêtait volontiers à ce petit triomphe. Toutefois il s'abstenait de donner des détails sur son arbre. Il avait son idée.

Une dizaine de jours se passèrent ainsi, et déjà on ne parlait plus de l'affaire. Le temps s'était remis au beau. Chacun vaquait à ses besognes d'hiver. Les hommes s'occupaient de leur provision de bûches, ou taillaient de minces planches de châtaigniers, en vue de réparer des douves de leurs barriques, celles qui se pourrissaient. Les femmes affrontaient l'eau glaciale du lavoir communal, et se transmettaient les derniers potins !

Gandulphe, lui, amenait son troupeau sur les hauteurs de SERRE BOURREI, ou, dans la plaine, vers la GAYOLLE et le GRAND SAINT JULIEN, où subsistaient encore quelques maigres touffes de chiendent, des buissons de mauve, de marjolaine, de thym rabougri, et de pissou-au-lie (13).

Un matin, sous prétexte de poser des collets, il partit seul vers la LOUBE.

Son arbre était toujours là, plus squelettique que jamais. Gandulphe le nettoya de tous rejetons inutiles, à l'aide de son " faûçon ". Quelques coups de cognée assenés le plus près possible de la base, et le vieil arbre s'abattit, bras en croix, sur un lit de chêne-kermes, qui amortirent sa chute, presque religieusement.

Le gros homme se pencha, chargea le grand olivier sur son épaule droite, et d'un puissant coup de rein, se remit debout. L'arbre ne pesait pas moins de deux cents livres. L'idée de Gandulphe était de le transporter dans une " baume " (14), située à la base du CANDELON. Il y pourrait, tout à son aise, réaliser son projet, loin des regards indiscrets. Mais, la distance était grande, des bois de la LOUBE au CANDELON. Il y avait des sommets à gravir, et des vallons escarpés. Courageusement, Gandulphe, se mit en route. Au soir, il n'avait pas fait plus de deux à trois toises (15). Il était exténué. Il cacha sa croix dans les boqueteaux des environs, nota soigneusement son emplacement, et rentra à LA CELLE.

Au début du Printemps, il parvint, enfin, après de multiples étapes, au but qu'il s'était fixé. Maintenant, il rentrait dans la phase concrète de son idée.

Pendant de longs mois, il sculpta à même le tronc, le corps du Christ crucifié. Uniquement guidé par sa foi et sa reconnaissance, il donnait petit à petit forme humaine à Son Sauveur. Il ne disposait que de deux ou trois gouges, celles qui lui servaient l'hiver pour façonner les douves, d'un maillet, et d'un vieux couteau. Petit à petit, le Crucifié lui apparut, et il se sentait de plus en plus humble devant son œuvre. Bien sûr, le corps était squelettique, et laissait apparaître côtes et muscles, mais l'arbre dont il disposait, ne lui permettait pas de faire mieux. Tant pis pour ce qu'on en dirait !

Son travail de sculpteur terminé, le polissage et la peinture un peu naïve, lui prirent encore quelques mois. En décembre, tout était prêt. Gandulphe en avait les larmes aux yeux. Pour un peu son Christ lui aurait reproché de l'avoir fait si maigre, à côté de lui si gros. Sa nature, un peu fruste, s'en trouvait marric, mais il se sentait fier d'avoir mené à bien son ouvrage.

La nuit de NOEL 1658, il y avait grande foule dans la chapelle du Monastère Royal (16) de LA CELLE. Toute la population, au grand complet, resserrait ce jour là ses liens, quelque peu relâchés pendant l'année. Les paysans du cru, Agoulin, Thibaud, Guilhem, Probace, et son frère Patrocle, y côtoyaient les seigneurs du lieu, le Comte et la Comtesse de CARCES, leurs neveux, le marquis et la marquise de VINS, et la noblesse de FORCALQUEIRET (17). La respectable Abbesse et ses nonnes, plus sages ce jour là qu'à l'accoutumée, occupaient les premiers rangs. Messire le Prieur officiait.

L'air était tout empreint de piété, et il flottait par dessus l'assemblée, un indéfinissable parfum mélangé de cierges consumés, de feuillages d'hiver : laurier, houx, chêne vert, romarin, laurier-tin, mousse, et nimbant le tout, les douçâtres fumerolles de l'encens.

Fanchette, d'un côté de la nef brillamment illuminée, Babette, de l'autre, tendaient leurs petits paniers, à chacun des fidèles, qui y versait son obole.

Tout à coup, la porte à deux battants, s'ouvrit toute grande. Une bouffée d'air froid pénétra dans l'église, et stupeur, on vit apparaître le gros Gandulphe, suant, et soufflant, sous le poids d'un extraordinaire crucifix enluminé. Alors qu'éclataient les chants de NOEL, il remonta lentement l'allée centrale, et déposa sa croix au pied de l'autel...

Et c'est ainsi qu'à LA CELLE, où nous ne faisons jamais rien comme les autres, on installa dans l'Eglise, le Christ crucifié, la nuit même où il allait naître !!!

- 1, 2, 3, 4, 5, 11 - orthographes exactes du XVIII^{me} siècle
 6 - HYFRES
 7 - TOULON (appelé par les romains, ville de la pourpre)
 8 - fortifications romaines situées en un lieu très élevé
 9 - sorte de cabanes de pierres plates remontant à la préhistoire
 10 - eau de vie ou " blanche "
 12 - genêts épineux (la " trépo " en provençal)
 13 - pissenlit
 14 - grotte en provençal
 15 ancienne mesure valant 1 949 mètres
 16 - l'église STE PERPETUE devait être sous Conseil Communal en 1673, Bien National en 1792, et enfin Bien Communal en 1833.
 17 - Baron Hubert GARDE de VINS - Baron François-Louis d'AGOULT.

Jacques Paul TOURNON
 La Gypièrre - NOEL 1990



LES CARYATIDES



SARCOPHAGE
 DE GARSENDE
 Reine de Provence
 XIII^{me} siècle

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ici tous ceux des anciens de LA CELLE qui restent encore, et qui ont connu la Grande Dame que fût Sylvia FOURNIER-JOHNSTON LAVIS, ainsi que ceux qui m'ont aidé à réaliser cette brochure. Peut-être en oublierai-je. Qu'ils veuillent bien m'en excuser.

Pour ce qui concerne la Famille FOURNIER, l'Hotellerie ainsi que PORQUEROLLES et SAINT PRE :

Mesdames Viviane FOURNIER-de MAILLE
Monita FOURNIER-RICHET
Floria FOURNIER-PRODOMIDES
Lélia FOURNIER-LE BER

Pour ce qui concerne le MONASTERE ROYAL, et LA CELLE proprement dite, ainsi que quelques détails complémentaires sur l'impact de la Famille FOURNIER, sur le village :

Georges PAUL, Domaine de la Gayolle à LA CELLE, Maire de LA CELLE de mars 1983 à juin 1995.

Lucienne GROSSI, vingt ans au service de la Famille FOURNIER.
Joseph GARNIER, Domaine de la Chautarde à LA CELLE.
Benjamin GASSIER, Domaines de l'ESCARELLE et d'ENGARDEN.
Monsieur CHAIX, qui a repris l'Hotellerie au décès de Sylvia FOURNIER.
Maître de CELLES, notaire à BRIGNOLES.

Fernand MEIFFREN, qui a participé au ravitaillement de la Famille FOURNIER et des cellois, à la libération.

Francis BARRAUD, Adjoint au Maire, dont un ascendant, Joseph BARRAUD était déjà Adjoint en 1864 (Théodore OLIVIER, Maire)
Janine FOURNIER, LA CELLE (sans nulle parenté avec FJ. FOURNIER) qui m'a aimablement communiqué de nombreux journaux concernant l'histoire de l'Abbaye.

Les sœurs dominicaines de SAINT PRE.

Les ouvrages de :

William LURET, sur " l'Homme de PORQUEROLLES "

Lélia FOURNIER-LE BER " PORQUEROLLES, une île en cadeau de mariage qu'elle a écrit sur sa mère et dans lequel j'ai beaucoup puisé "

Viviane FOURNIER-DE MAILLE, "le Chateau et le Domaine de LA DOULTRE", exceptionnelle réalisation de son père.

Raoul BERENGUIER, enfin, sur l'Histoire de l'Abbaye de LA CELLE.

conception et réalisation
imprimeries brignolaises

Achevé d'imprimé
sur les presse
des Imprimeries Brignolaises
1, place saint-pierre
83170 BRIGNOLES

Dépôt légal
Décembre 1999